

LUMEN VITAE

20.

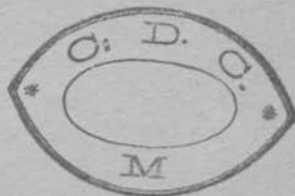
84, rue Washington  
BRUXELLES

DOM BERNARD CAPELLE

ABBÉ COADJUTEUR DU MONT CÉSAR

# L'intellectualité religieuse du catholique

1142



ABBAYE DU MONT CÉSAR  
LOUVAIN (BELGIQUE)

IMPRIMATUR

Mechliniae, die 1<sup>a</sup> maii 1935

† ET. JOS. CARTON DE WIART, *vic. gen.*



2016/1425  
CED 010

# L'intellectualité religieuse du catholique

COMMENT ELLE S'ENTRETIENT <sup>1</sup>

## Intellectualité insuffisante.

Le monde intellectuel toise parfois assez dédaigneusement le croyant. Des primaires jusqu'aux universitaires, périodiquement ceux qui se flattent de penser se persuadent volontiers que la foi vincule la raison et arrête tout effort sérieux de l'esprit, entravé, paralysé par ses exigences. Le catholique intelligent est devenu pour eux une contradiction vivante : le président Poincaré n'en revenait pas d'avoir vu Paul Bourget s'agenouiller devant le Saint-Sacrement ! L'attitude, au reste, n'est pas nouvelle. Déjà Tertullien notait que les païens, voyant un chrétien cultivé, s'étonnaient : « Magnus vir, bonus vir, sed quare christianus ? »

« Quare christianus ? » D'entendre seulement poser cette question, une tristesse serre notre âme. Mais il est autrement douloureux d'apprendre que ceux qui, dans le désarroi des esprits, ont regardé vers les chré-

1. Conférence faite à la Société Albert le Grand, Bruxelles, le 17 nov. 1934.

tiens d'un regard avide, attendant d'eux qu'ils fussent la lumière du monde, auraient été déçus.

L'excellente *Vie intellectuelle* dominicaine publiait naguère<sup>1</sup> l'analyse d'un article paru dans une revue japonaise. On y lit ce qui suit : « Il fut un temps où les églises chrétiennes de ce pays étaient critiquées, attaquées et persécutées par les politiciens et les éducateurs. Ce temps est passé, parce que ces églises ne méritent plus de retenir l'attention publique. Elles incarnent le progrès, étaient à l'avant-garde des idées nouvelles. Aujourd'hui elles traînent en arrière, notoirement déficientes. Elles adhèrent à des traditions périmées et leur intellectualité est absolument inactuelle. Ce manque de culture adéquate et cette perte de contact avec notre temps, ont valu au christianisme le mépris ou du moins l'indifférence du public. Si les églises chrétiennes ont des hommes de réelle valeur ce n'est pas grâce à elles. La religion et ses propagandistes sont, il est vrai, deux choses différentes, mais la religion la plus sublime n'attirera pas si elle est prêchée par des hommes sans valeur. »

Triste témoignage, qui en traduit une multitude d'autres — assez maladroitement d'ailleurs. Il est exagéré et, pour une part, profondément injuste. Son auteur ignore tout de l'intellectualité catholique.

Mais, cela dit, ayons le courage d'avouer, à la honte des croyants, que pour un trop grand nombre d'entre eux, la déception — et par là le scandale — qu'ils provoquent est souvent justifié : nous devrions être la lumière du monde, et nous ne le sommes pas assez.

Combien déclarent : « Moi, je me contente de la foi

1. Numéro du 30 septembre 1934, p. 572. Quelques mots de la traduction ont été amendés.

du charbonnier ! » ce qui peut avoir un sens magnifique, mais signifie le plus souvent indifférence, ou paresse, ou timidité, ou crainte de penser, si peu que ce soit, sa foi.

La première conséquence de cette stagnation, c'est la pratique sans pensée, ou du moins sans pensée profonde, vibrante, épanouie, la pratique triste.

Mais elle mène à quelque chose de plus grave. Dans un esprit où on l'a laissée immobile et comme cristallisée, la vivante vérité chrétienne bientôt pâlit et se fige ; pis encore, peu à peu elle se rétrécit, s'anémie, s'appauvrit lamentablement. L'idéal s'est rapetissé, banalisé, il est devenu médiocre. Le christianisme médiocre ! En vérité, il y a trahison ! On n'a pas trahi seulement ceux du dehors qui, pleins d'espérance, regardaient vers nous ; on a trahi l'Église du Christ ; on a trahi le Christ lui-même, Vérité substantielle, Lumière descendue pour éclairer, jusqu'au plus secret de son âme, tout homme venant en ce monde.

### Comment réagir ?

Beaucoup de chrétiens le sentent — et nous assistons à un effort généreux pour développer l'intellectualité religieuse chez les catholiques instruits. La jeune société Albert le Grand est sœur de tant d'autres qui partout surgissent pour s'appliquer à la même tâche.

Tâche vraiment sacrée, qu'il faut comprendre dans toute son ampleur. Ce serait réduire la portée de l'intellectualité religieuse du catholique, que de l'entendre seulement dans le sens, très élevé, mais trop aristocra-

tique, de haute vulgarisation des sciences religieuses. Il s'agit alors de scruter de près le témoignage des Livres saints qui contiennent la révélation, ou la philosophie qui la fonde, ou la théologie qui l'explique et la coordonne ; de lui confronter les sciences profanes, voyant comment elle s'accommode de la relativité d'Einstein et de Lemaître, comment elle résiste au dissolvant de l'histoire des religions, comment elle s'adapte aux conditions sociales et économiques d'aujourd'hui, comment elle se défend contre les objections de toute sorte qui l'assaillent de toute part. Mille problèmes qu'on ne peut esquiver et qu'il ne faut pas craindre.

### **Il y a une intellectualité essentielle.**

Mais il importe de comprendre que, par delà cette intellectualité de développement et d'application, il en est une plus essentielle, plus centrale, plus palpitante : celle de la foi elle-même. Dans l'échelle des valeurs humaines, l'homme grandit-il quand il croit ce que nous croyons ? Quelles sont les richesses de vérité, quel est l'éclat de lumière, le rayonnement du Credo ? Le catholique, fidèle — non pas moralement, ce n'est pas ici notre sujet, mais intellectuellement — à son idéal, qui le maintient en soi dans toute sa plénitude native, est-il par là déjà un homme supérieur ? Pourquoi ?

Intellectualité intrinsèque à la foi, plus profonde que l'autre. Elle saisit l'âme entière et gouverne la vie. De ce chef, elle doit se trouver au centre des préoccupations de l'élite.

**Difficulté de l'entretenir.**

Or, par là-même, voici se poser un redoutable problème.

Il pourrait se faire, et il se fait, que les meilleurs esprits et les plus fermes volontés se trouvent empêchés de s'appliquer aux recherches religieuses. Saisi par le tourbillon de la vie, peut-être n'aura-t-on plus demain de loisir pour l'étude, peut-être même plus le temps matériel, ni la souplesse morale, requis pour la simple lecture. S'y résigner sans plus est tolérable, s'il s'agit d'approfondissement théologique ou d'apologétique défensive. D'autres soldats garderont la frontière.

Mais votre foi à vous, la maison de votre croyance, le temple intérieur de l'incomparable lumière de Dieu et de son Christ, pouvez-vous accepter de ne pas l'entretenir vous-même avec vigilance, de sentir s'atténuer en vous et pâlir son éclat? On peut ne pas tout comprendre de la vie, mais peut-on ne pas vivre?

**Elle est commune à tous les chrétiens.**

Conjoncture dramatique ! Aigu et souvent douloureux chez le lettré, le problème qu'elle découvre dépasse néanmoins infiniment le cercle restreint des intellectuels. Sous des modalités diverses il se pose pour tous les croyants, car la haute qualité de la foi elle-même, sa noblesse intérieure, ne peuvent être réservées au petit nombre. Sur cent mille catholiques pratiquants, voudrait-on que quatre-vingt-dix-neuf mille fussent à classer comme étant de seconde zone? Il n'y a pas deux christianismes — ainsi que le rêvait Origène —

l'un grandiose, pour quelques privilégiés, l'autre, irrémédiablement médiocre, pour la masse des croyants.

L'*Agnosce, o christiane, dignitatem tuam* de saint Léon est écho direct de saint Pierre révélant au baptisé sa grandeur :

« Vous, vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, un peuple que Dieu s'est acquis, afin que vous annonciez les perfections de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. »

Cette lumière du Christ, il ne se peut faire qu'elle ne soit plus admirable dans l'âme du peuple que Dieu s'est acquis. On ne peut accepter qu'il n'annonce plus, ce peuple, les perfections de Celui qui avait fait de lui une race choisie, une nation sainte.

### **C'est l'Église qui doit l'entretenir.**

Dans cette perspective élargie, la question apparaît plus impérieuse que jamais et vraiment vitale. Mais par là même on se trouve orienté vers la solution. Danger commun réclame commun secours. Si la pleine conscience de l'idée chrétienne doit être entretenue chez tous les croyants, le moyen pour le faire sera universel, et puisqu'il doit se trouver à la disposition de celui-là même qui ne peut faire aucune étude, de l'illettré, du prolétaire de la foi, des simples brebis du Christ, il faut qu'il leur soit donné par une autorité qui ne peut être que l'Église, car elle a reçu mission expresse d'instruire, de garder et de conduire toutes ses ouailles au Pasteur.

Si donc l'on veut comprendre comment authentiquement s'entretient l'intellectualité catholique, il faut



se demander, avant tout, comment s'y prend l'Église pour l'entretenir.

### L'intellectualité est celle du Credo.

Voyons d'abord à ne pas en sous-estimer l'importance.

C'est essentiellement que la religion chrétienne est intellectuelle.

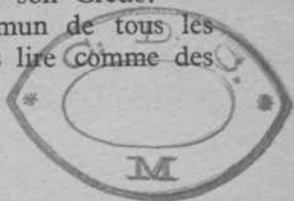
Elle n'est pas simplement un code de morale : « être bon chrétien » ne signifie pas « observer le décalogue ». Elle n'est pas non plus sentiment, aspiration de l'âme vers un Être supérieur plus ou moins distinctement perçu ; ainsi pensait Jean-Jacques, à la suite de Voltaire ; ainsi tant d'autres depuis.

Non. La religion est, pour ses fidèles, une révélation apportée au monde par Jésus-Christ.

Dans la nuit tiède de Bethléem, l'ange de la Nativité chantait : « Je vous annonce une grande joie ! il vous est né un Sauveur ! » Jésus a déclaré : « Personne ne vit Dieu, mais le Fils de Dieu, qui est dans le sein du Père, le révèle. » Et saint Paul résumera tout, en disant que le mystère du Christ, caché jusque-là, est maintenant découvert au monde.

La foi chrétienne se présente donc avant tout comme un corps de doctrines positives sur les plus grands et les plus redoutables problèmes qui se posent devant la conscience humaine. Avant même d'être baptisé, le catéchumène a toujours dû confesser son Credo.

*Credo in unum Deum*, chant commun de tous les chrétiens, de ceux qui ne savent pas lire comme des autres.



*Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant.*

*Qui a fait le ciel et la terre  
toutes choses, visibles et invisibles.*

*Et en seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu  
et né du Père avant tous les siècles.*

*Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de  
vrai Dieu,*

*engendré et non pas fait,  
consubstantiel au Père,*

*par qui tout a été fait,*

*qui pour nous, les hommes, et pour notre salut,  
descendit des cieux et s'est incarné... fut  
crucifié... ressuscita... monta au ciel... dont  
le règne n'aura point de fin.*

*Et en l'Esprit Saint, Seigneur et Vivificateur.*

*Et l'Église une, sainte, catholique et apostolique...  
et j'attends la résurrection des morts et la vie du  
siècle à venir.*

Quelle beauté ! mais aussi quelle précision ! quelle fermeté ! quelle exigence intellectuelle ! quelle richesse de pensée ! quel retentissement d'éternité dans ces accents déjà triomphants... « Et j'attends... la vie du siècle à venir ! »

Or ce Credo constitue l'avoir intellectuel du plus humble des chrétiens, et l'Église a toujours eu conscience que ce patrimoine est le premier des trésors qu'elle lui doit dispenser. Elle professe un tel respect de la moindre parcelle des vérités que contient son Symbole, que jamais, à travers son histoire, elle ne souffrit d'en rien sacrifier. Ses chefs endurent calom-

nie, persécution, exil, et jusqu'à la mort, pour la pureté de la doctrine. Plutôt que de transiger sur son enseignement, elle préféra perdre l'empire de millions d'âmes.

C'était loyauté envers la vérité. Amour surtout, d'où procède aussitôt son incoercible ardeur à prêcher et à instruire. Dès lors, comment eût-elle pu ne pas tout mettre en œuvre pour entretenir, ranimer, étendre pareille flamme, lorsque par ses soins elle a jailli dans l'âme de ses enfants ? Elle sait trop le danger d'appauvrissement, de rétrécissement, de réduction progressive à la médiocrité, qui guette les immenses réalités déposées en eux, pour ne pas s'empresser à la tâche permanente de les protéger.

### **L'Église l'entretient de multiple façon.**

Où donc et quand exerce-t-elle ce ministère de la doctrine ? Où et quand, dans ce but, s'opère le contact entre elle et ses fidèles ?

En un sens il s'opère partout et toujours. Partout où elle agit et où elle parle, l'Église annonce le Christ et transmet son message. Ce qu'elle entendit dans le secret, elle le prêche sur les toits.

De son centre romain elle diffuse la vérité par le solennel enseignement des encycliques et par tous les actes du Saint-Siège. A son tour, l'évêque, pour son diocèse, tenant le flambeau l'élève sur les peuples : mandements et lettres pastorales parviennent ainsi jusqu'au moindre des fils de l'Église.

Mais c'est là, malgré sa fréquence, un ministère d'occasion et de circonstance, dont la mission doctrinale est chaque fois limitée à quelque point particulier. L'en-

tre tien permanent de l'entière vérité chrétienne, chez les croyants déjà initiés et instruits, doit être assuré autrement. Il l'est par une institution, à laquelle il faut en venir si l'on veut comprendre la vie intellectuelle profonde de l'Église.

### Surtout par la messe.

Il est, en effet, une réunion sacrée entre toutes et qui, seule, permet à la mère de toucher tous ses enfants. C'est celle où, dans la chambre haute, saint Paul déjà prêchait aux chrétiens de Troas ; celle dont Pline le jeune, faisant rapport à Trajan, devinait le mystère d'innocence et de ferveur ; celle que saint Justin osera décrire un jour aux empereurs Antonin et Marc-Aurèle ; celle contre laquelle s'acharnera la rage des persécuteurs, et pour laquelle mourront des martyrs — les martyrs du IV<sup>e</sup> siècle, qui disaient aux juges : « nous ne pouvons vivre sans célébrer le jour du Seigneur », les martyrs du XVI<sup>e</sup> siècle qui, pour la même cause, seraient pendus au gibet de Tyburn, les martyrs de la Terreur qui, à travers la France, à l'ombre protectrice des granges solitaires, dans le silence de la nuit, se réunissaient au péril de leur vie.

Cette réunion où, depuis les origines, l'Église toujours a nourri ses fils de la vie divine, c'est la messe. Aujourd'hui encore elle est la seule où, par ordre et obligatoirement, le chrétien vient chercher vérité et force. Ce sera donc là que l'Église va mettre tous ses soins à entretenir l'intellectualité nécessaire, à maintenir dans sa pureté, sa fraîcheur, sa noblesse et son immense expansion, la vérité chrétienne dispensée déjà à chacun au baptême.

**C'est raisonnable.**

Cette réponse « rituelle » à un problème si profondément humain peut paraître surprenante au premier abord. Mais déjà, sans doute, un témoignage vécu rassurera-t-il. On connaît celui de Claudel :

« Le grand livre qui m'était ouvert et où je fis mes classes, c'était l'Église. Louée soit à jamais cette grande mère majestueuse aux genoux de qui j'ai tout appris ! Je passais tous mes dimanches à Notre-Dame, et j'y allais le plus souvent possible en semaine. J'étais alors aussi ignorant de ma religion qu'on peut l'être du bouddhisme, et voilà que le drame sacré se déployait devant moi avec une magnificence qui dépassait toutes mes imaginations... Je ne pouvais me rassasier du spectacle de la messe, et chaque mouvement du prêtre s'inscrivait profondément dans mon esprit et dans mon cœur. »

Mais il faut pousser plus avant une vérité si capitale. Réfléchissons. Que l'Église ait voulu mettre la substance de sa religion dans le geste suprême de son culte, s'en faut-il étonner ? Or, si l'on regarde de plus près, qu'elle l'ait fait devient évident : toute une partie de la messe, la première, apparaît déjà délibérément didactique. Croit-on que ce soit pour rien que l'Église en agit ainsi ?

**C'est réfléchi.**

Dès l'Introït l'intention apparaît. Il n'est pas pris au hasard, mais soigneusement choisi, approprié au mystère qui se célèbre, et dont il découvre souvent le sens

le plus profond. Après le lyrisme du *Kyrie* et du *Gloria*, voici la concentration de l'*Oraison*, concise, musclée, vigoureuse, ramassant dans ses formules lapidaires toute la moelle de la doctrine. Plus évidemment didactiques encore sont les lectures, *Épître* et *Évangile*, choisis eux aussi avec attentive sollicitude, car ils sont la parole directe de Dieu. Entretemps, recueillie et ferme comme celle du chœur des tragédies antiques, la voix de l'Église elle-même s'est élevée. Dans la gravité du *Graduel* et dans la douceur de l'*Alléluia*, c'est toute son âme qu'elle a exprimée, pleine du Christ et de sa lumière. A ce moment se place l'*Homélie* où le prêtre commente ce qui vient d'être lu ou chanté. Le *Credo* conclura enfin avec somptuosité cet ensemble si étudié, officiellement présenté par l'Église pour l'instruction de ses fidèles.

Ce n'est pas tout. Cette succession ne se reproduit pas identique chaque semaine. Elle forme un cycle annuel qui va de l'espoir timide de l'Avent à l'éclat triomphant de la Pentecôte, à travers le développement progressif de tous les mystères du salut.

N'en doutez pas : il y a là une pédagogie.

### **Pédagogie admirable de la messe.**

De quelle façon supérieure elle est comprise !

D'abord l'Église ne s'y établit pas à la lisière de la foi ; le missel ne fait pas d'apologétique, il ne prouve pas, il ne démontre pas, il ne discute pas. Son intellectualité est une intellectualité de croyants. L'Église ignore le doute ; elle vit dans la sérénité de sa foi, et elle sait que ce dont ont besoin les hommes, c'est de

s'appuyer sur le roc pour croire. Elle ne commet pas l'erreur psychologique de parler à des croyants un autre langage que celui de la certitude. Première note de sa pédagogie.

En voici une seconde. Les vérités religieuses ne sont pas uniquement intellectuelles. L'esprit seul est directement intéressé à connaître le cours des étoiles, mais connaître Celui qui a fait les étoiles, qui a créé le firmament et tous ses innombrables feux, cela regarde l'homme tout entier. On ne peut enseigner les vérités morales — moins encore les mystères de Dieu — comme on enseigne les mathématiques : l'âme doit être atteinte. L'Église a réalisé le problème d'une façon sublime : elle enseigne sa foi en la faisant vivre, elle instruit en faisant prier.

Sa méthode n'est donc pas académique. Elle n'est pas sèche et rébarbative. Elle fait appel à tout ce qui peut rendre attrayant son enseignement — et ceci est une troisième note de sa pédagogie. — La messe use du chant à côté de la parole, les lectures sont brèves, les oraisons des merveilles de raffinement littéraire et d'harmonie musicale ; on a recours à tous les arts, une poésie exquise adoucit toute chose, et tout s'enveloppe du cérémonial le plus grave, le plus majestueux et le plus discret.

Plus clairvoyant encore se révèle le souci — quatrième note — d'éviter toute abstraction. Pour exprimer les plus hauts dogmes et les mystères les plus inaccessibles, l'Église use à la messe de la méthode la plus concrète. Elle n'a eu garde d'instituer le dimanche de

l'incarnation ou celui du péché originel, ou encore la fête de l'humilité, de la patience ou de l'apostolat — comme on faisait sous la Terreur la fête de la fraternité et comme nous avons de nos jours la semaine de la pitié envers les animaux. Non : elle plonge directement en pleine matière vivante. Elle offre son Christ naissant, vivant, souffrant, mourant, ressuscitant. Jamais de théorie, pas une formule d'école. Rien que la réalité concrète, mystérieuse sans doute infiniment, mais tangible, palpable, intelligible pour tous.

Il est remarquable encore que dès l'origine — saint Justin en parle au second siècle — l'Église ait introduit dans sa liturgie même, sous forme d'homélie, un enseignement de caractère plus libre. C'est qu'il est indispensable : pour toucher l'homme, il faut expliquer, développer, insister, émouvoir, en adaptant l'unique vérité à tous les auditoires. C'est si vrai que, lorsqu'on ne l'a pas fait, lorsque le prêtre et le lévite, qui passaient sur la route, n'ont pas secouru et encouragé les âmes privées de lumière, on a vu s'aggraver l'ignorance : le peuple n'a plus compris les magnificences dont il est entouré.

Enfin — dernière qualité de la pédagogie de la messe — cet enseignement procède par répétition. C'est chaque semaine que se chantent le Gloria, la Préface, le Pater, chaque semaine que se répètent les mêmes gestes, que l'on redit les mêmes prières, car il faut que, comme la goutte d'eau creuse peu à peu une pierre, ainsi l'esprit du christianisme, dont toutes ces choses sont chargées, imprègne lentement les âmes.

On pourra ne pas entendre d'abord la voix de Jean-



Baptiste criant dans le désert : « Préparez les voies du Seigneur », mais l'année suivante au temps de l'Avent elle retentira encore, l'année d'après ce rude appel surgira du silence à la même date, et il en sera ainsi à chaque renouvellement du cycle annuel. Qui donc, pour peu qu'il prête l'oreille, n'entendra pas enfin un jour cette clameur ? Et quand une fois elle l'aura touché, c'est pour toujours : chaque année, à la même saison, la même secousse réveillera l'âme somnolente : « Préparez les voies du Seigneur ! Rendez droits les sentiers par lesquels viendra vers vous votre Dieu ! »

Ainsi en est-il tout le long de l'année liturgique.

#### Valeur de la doctrine entretenue par la messe.

L'on pressent déjà quelle immense valeur spirituelle possède un pareil enseignement.

Mais il faut s'avancer plus près de Celle qui, avec tant d'assurance, offre sa religion à l'univers entier. Et puisqu'on a mis en doute la mission de lumière du christianisme qu'elle prêche dans sa prière, interrogeons-la elle-même.

— Que dis-tu chaque semaine, à tes fidèles, de ton Dieu et de ton Christ ?

#### Sur Dieu.

— De mon Dieu ?

Je leur dis d'abord qu'il est Père, Fils et Saint-Esprit, trois noms de majesté, trois noms d'amour. Ma messe commence en les invoquant, elle se terminera

par la bénédiction en leur nom. Elle-même sera un long acte d'adoration glorieuse et confiante. On s'y tiendra à deux genoux, les mains jointes, dans un recueillement profond, et l'on chantera : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, nous te louons, nous te bénissons, nous t'adorons », chacun alors humblement courbant la tête.

Sentiment du mystère insondable, mais aucun agnosticisme ; distance infinie, et cependant ce Dieu est proche. Au milieu même de l'oblation, timidement mais sans crainte, obéissant à un précepte salutaire, formé par une institution divine, nous osons dire :

« *Pater noster* ! Notre Père qui êtes aux cieux... » Le prêtre est là, les bras dressés : « Que votre Nom soit sanctifié, que votre Règne arrive, que votre Volonté soit faite. » Le Nom, le Règne, la Volonté de Dieu avant tout, quelles que soient nos détresses. Mais voici venir l'appel filial pour le pain, pour le pardon, pour le secours..., « délivrez-nous du mal ». L'enfant s'est jeté dans les bras de son Père.

Interrompons l'interrogatoire. Est-il possible d'avoir de Dieu une idée plus haute ? Louange désintéressée et abandon filial : tout le respect et tout l'amour.

Je sais bien, hélas ! qu'une foule de chrétiens ne s'élèvent pas à la louange sans calcul et n'osent pas croire à la paternité de Dieu. Pour eux il est le pourvoyeur auquel on recourt et qu'on oublie tôt après, le comptable des pratiques rituelles exactes, le maître dont on a peur, si sévère qu'on le croirait vindicatif, et si exigeant que son paradis en paraît presque inaccessible.

Malheureux ! N'entendent-ils pas chaque semaine : *Laudamus te ! Pater noster !* Seraient-ils toujours dis-

traits ? ou bien personne ne leur aurait-il appris à écouter vraiment cette voix qui maintiendrait si haut leurs cœurs ?

### Sur le Christ.

Poursuivons.

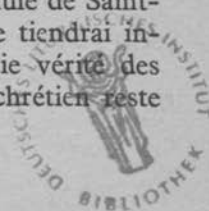
— Église, que dis-tu à tes fidèles de ton Christ ?

— Je dis qu'il est le tout de leur vie. Dès le premier jour de l'année ils entendent de moi qu'il faut lever le regard vers lui, car on est malheureux et il est le Sauveur ! « Cieux, versez votre rosée ! » Toute la vie est une attente, mais il viendra. L'espoir chrétien est une certitude.

Bien plus : Il est venu. Noël n'est pas seulement douceur et poésie, exquise visite de l'amour. Je dis à mes enfants : Votre Dieu s'est fait homme, c'est-à-dire que votre chair est sa chair, votre sang son sang. Il s'est incarné, est entré dans votre race, s'est comme amalgamé avec vous, si bien que votre vie est désormais sa vie, mais aussi sa vie est votre vie. Il prit votre vie d'homme pour vous donner sa vie de Dieu.

Éternellement votre sort est rivé au sien. Lorsque le Christ souffrira, tu souffriras en lui et avec lui, mais sa résurrection, au matin de Pâques, est ta résurrection ; tu es monté, dans sa personne, à la droite du Père ; et son Esprit, versé en toi à la Pentecôte, garde déjà ton âme pour la vie éternelle.

Renan écrivit un jour, dans sa petite cellule de Saint-Sulpice, ces paroles émouvantes : « Je me tiendrai invinciblement collé à Jésus-Christ, la vraie vérité des hommes. » C'était un cri d'angoisse. Le chrétien reste



aussi invinciblement collé à Jésus-Christ, mais il faut que ce soit un cri de victoire.

Cette solidarité indissoluble avec le Sauveur triomphant est le fond même du christianisme de l'Église. Elle ne se lasse pas d'y revenir. Si tant de chrétiens s'en aperçoivent à peine, ce n'est qu'une preuve de plus de la légèreté insensée avec laquelle on reçoit ses paroles — peut-être aussi la persistance de je ne sais quel esprit de servitude, qui fait s'attrister et trembler les âmes. — L'enthousiasme de l'Église n'est cependant que l'expression lyrique de la théologie la plus réaliste. Le Christ n'est plus aujourd'hui ni souffrant ni mort ; il est vivant et victorieux, et il siège à la droite de son Père en triomphateur. C'est donc que son œuvre rédemptrice a été magnifiquement accomplie. L'Église le croit, l'Église le sait, et c'est pourquoi elle veut que ses enfants le croient et le sachent aussi, et qu'ils appuient leur faiblesse sur cette certitude. C'est merveille que, dans tous ses enseignements du dimanche, on trouve à peine çà et là une phrase, un mot, qui laisse entendre qu'aucun des membres du Christ puisse ne pas rejoindre un jour son Chef dans la gloire. Cet accident peut certes se produire, mais l'Église ne veut pas y arrêter sa pensée. Elle est trop certaine de l'efficacité absolue du sang versé de Jésus-Christ, pour permettre que la perspective de sa prière soit autre que celle de son triomphe intégral.

On a tellement dit que le christianisme a tué la joie, qu'il faut saluer avec reconnaissance cet optimisme d'essence si supérieure. Quelle allégresse et quelle vigueur conquérante rempliraient l'âme des hommes qui ont tant besoin d'encouragement, s'ils écoutaient cette inlassable voix ! Comme alors la race choisie, le peuple

que Dieu s'est acquis, annoncerait plus glorieusement au monde les perfections de Celui qui l'appela des ténèbres à une si ineffable et douce lumière !

### **Autres aspects.**

Il faudrait pouvoir prolonger cette enquête sur la religion de l'Église : dire en quel respect elle tient la nature, même matérielle, parce que sortie des mains de Dieu ; avec quelle sûreté, situant toutes choses à leur place, elle sait prier pour la plus humble cause sans cesser de s'élever vers les plus hautes ; quel sens elle donne aux maux d'ici-bas, sensible et compatissante sans romantisme, énergique sans dureté. Il eût fallu surtout parler de l'esprit de tendresse et d'infini pardon qui pénètre ce christianisme. C'est peut-être sa marque la plus divine, car, en définitive, n'est-ce point l'innombrable et toute-puissante miséricorde qui résout seule l'énigme des rapports du Dieu trois fois saint avec la misère incurable de l'homme ?

Mais on ne peut tout dire, et nous en avons dit assez pour pouvoir conclure.

### **La tâche intellectuelle n'est pas la même pour tous.**

C'est donc dans l'acte le plus sacré de son ministère que l'Église proclame sans cesse et entretient chez tous ses fils l'immense christianisme qu'elle a reçu et dont elle vit.

Quoi qu'on en ait dit, le plus simple des croyants est susceptible de s'éclairer à cette lumière et de la re-

fléter fidèlement. L'Église la lui destine, c'est donc qu'il la peut recevoir ; au reste, tous ceux qui tentèrent d'ouvrir ces trésors aux pauvres gens : ouvriers sans lettres, midinettes frêles et souriantes, que sais-je..., ont trouvé des cœurs avides, insatiables de tant de pure lumière et de tant de beauté.

Quant aux chrétiens capables de réflexion intellectuelle, leur sort est plus enviable encore. S'abreuvant à la même source — première et indispensable — ils en savent goûter plus profondément l'abondance et la substantielle richesse. N'eussent-ils pour leur intellectualité religieuse d'autre aliment que celui-là, — ce sera toujours le cas de la plupart — il suffirait, s'ils comprennent et s'ils veulent, à la faire grandir magnifiquement. Et il doit rester le premier et le plus essentiel.

Évidemment, ce ne sera pas sans quelque application — de l'âme autant que de l'esprit.

Si l'on y peut joindre l'étude plus poussée de la foi et de ses grandeurs, ce sera mieux encore. Et l'élite couronnera enfin cet effort par l'examen des problèmes de théologie ou d'apologétique dont les données se modifient sans cesse, suivant l'évolution des sciences et les progrès de la pensée.

### **Respecter les valeurs.**

Vaste et harmonieux programme — indispensable, car devant les accusations hautaines dont nous parlions tantôt, il y a un réel devoir de conscience à opposer, dans toute sa fierté, la doctrine du Christ. Obéissant donc à l'Église, chacun le fera suivant ses moyens. Mais

il règne entre toutes ces tâches une hiérarchie de valeurs et d'importance, qu'on devra toujours respecter. La santé s'entretient par la nourriture et l'hygiène normales, avant la suralimentation, les régimes et les médicaments. Ceci ne remplace pas cela.

C'est ce que ces pages ont voulu montrer.

### **L'Église ne manquera jamais à sa mission de lumière.**

Elles imposent une conclusion plus haute encore.

Quel que puisse être ou devenir l'avitissement intellectuel de certains chrétiens, et dussions-nous avoir la douleur et l'humiliation de constater que, par l'effet de leur insuffisance, l'admirable lumière du Christ n'impose plus assez au monde sa clarté, le seul fait que la messe est sublime et que le missel est d'une tenue intellectuelle incomparable, suffit à tout sauver. L'Église, première responsable, garde intact le dépôt : sa liturgie dominicale est comme une incessante protestation contre la dégradation qu'on fait subir à sa doctrine et à son esprit.

Sans doute, tout n'est pas dit par là. Il est incontestable que la banalité bourgeoise de l'idée religieuse chez nombre de chrétiens est affligeante et peut atteindre au scandale. Mais les causes n'en sont pas mystérieuses et ne témoignent pas, en somme, d'une décadence anormale. C'est le fait de la triste pesanteur humaine : l'esprit de l'homme ne reste pas facilement sur les sommets, et il a vite ramené son horizon au souci de l'immédiat et du sensible. C'est justement pour cela que l'Église patiemment le reporte à sa hauteur : *Sursum corda.*

**Conclusion.**

Cette pédagogie maternelle, nous avons essayé de la décrire. A ceux qui l'ont comprise et qui portent au cœur le culte de la vérité, nous dirions volontiers :

Remerciez Dieu de vivre dans un temps magnifique de passion intellectuelle et d'ardent besoin de sincérité.

Gardez en vous le souci d'approfondir votre religion, de l'accorder au rythme de la pensée d'aujourd'hui, de surprendre et de fixer ses harmonies avec la vie contemporaine, de découvrir comment ses principes éternels conditionnent et régleront les progrès vers un ordre nouveau.

Mais par-dessus tout, aimez-la elle-même, aimez l'infinie splendeur de sa vérité, l'intarissable richesse spirituelle de ses dogmes, la joie divine qui déborde de sa doctrine du salut.

Et si vous voyez aujourd'hui dans une plus vive lumière quelle est la source première qui entretiendra, rafraîchira, renouvellera en vous ces convictions et cet enthousiasme, allez donc à notre vieille et si jeune mère l'Église, écoutez chaque semaine ce qu'elle vous dit des mystères éternels qui lui furent révélés, agenouillez-vous à ses pieds, et priez.

Claudiel écrivait un jour à Jacques Rivière ces mots par lesquels je veux finir : « La liturgie et l'assiduité aux offices de l'Église vous en apprendront plus que les livres. Plongez-vous dans cet immense bain de gloire, de certitude et de poésie. »